

PROMENADE ROMANTIQUE EN ILE-DE-FRANCE

par MAURICE BEDEL. — Dessins de SERGE IVANOFF.

LES Français ont toujours aimé la romance, le déjeuner sur l'herbe, le jeu de colin-maillard ; ils se plaisent à la pêche à la ligne, ils mettent peu de joies au-dessus de celle qu'ils goûtent à demeurer debout pendant des heures au bord d'une rivière, le bras tendu et l'œil attentif aux mouvements d'une pointe de plume dansant au fil de l'eau. Ils vont avec ivresse aux champignons, aux fraises, aux pissenlits, aux escargots, comme d'autres vont à la guerre ou aux coups d'État.

Les Français sont, quoi qu'on en pense ailleurs, de mœurs douces et de comportement paisible. Quand d'autres courent, ils se promènent ; quand d'autres cherchent dispute, ils discutent. Ils sont, en Europe, ceux qui travaillent avec le plus de continuité et d'application ; ils se donnent à leur labeur en toute loyauté et de tout cœur, et ils connaissent la lassitude du septième jour. Aussi se détournent-ils, par nature et par besoin, des plaisirs violents et se délassent-ils en épicuriens : aux exercices guerriers du dimanche ils préfèrent le jeu de boules, aux parades révolutionnaires la manille.

Tels ils sont aujourd'hui, tels ils étaient il y a cent ans.

Il n'est que de flâner, un dimanche d'été, par les campagnes de l'Ile-de-France pour observer le vrai de cette donnée, en apparence aventurée.

Prenons notre cabriolet (je veux dire: notre aérodynamique) et volons des quatre fers (pardon, des quatre pneus) sur le pavé

de Senlis (où ai-je la tête? c'est du goudron de la N. 17 qu'il s'agit) jusqu'aux futaies de haute venue d'Ermenonville, d'Halatte et de Compiègne.

Ah ! l'aimable course dans la fraîcheur du matin ! Les alouettes de Gonesse chantent du Béranger, piquent vers le vif éclat d'une boîte de *corned beef* abandonnée au gré des chaumes, remontent vers l'azur et reprennent leur histoire de mirelire-lirelire.

Louvres s'éveille au clairon des coqs ; j'ai beau chercher ce qu'il peut y avoir en 1934 dans cette musique-là, c'est toujours de cocorico qu'il s'agit comme en 1830. Déjà les enfants s'élancent hors de l'épicerie paternelle, de la mercerie tenue par la tante Adélaïde (je n'y peux rien, c'est ainsi qu'elle s'appelle). Ils s'ébattent, tournent sur eux-mêmes, se provoquent à la course. Les uns préparent une partie de cache-cache : *...bour et bour et ratatam* ; les autres du talon de leurs galoches tracent les limites d'une marelle, sautent à cloche-pied, passent du paradis à l'enfer, du reposoir à la lune.

A l'ombre des vertes charmilles.

Fuyant l'école et les leçons,

Petits garçons, petites filles...

C'est encore du Béranger ; nous n'y échapperons pas.

Ainsi notre course nous mène à travers un pays sans âge, où le parfum des vieilles plantes de chez nous se mêle à

Le Pont de Gail en 1934.



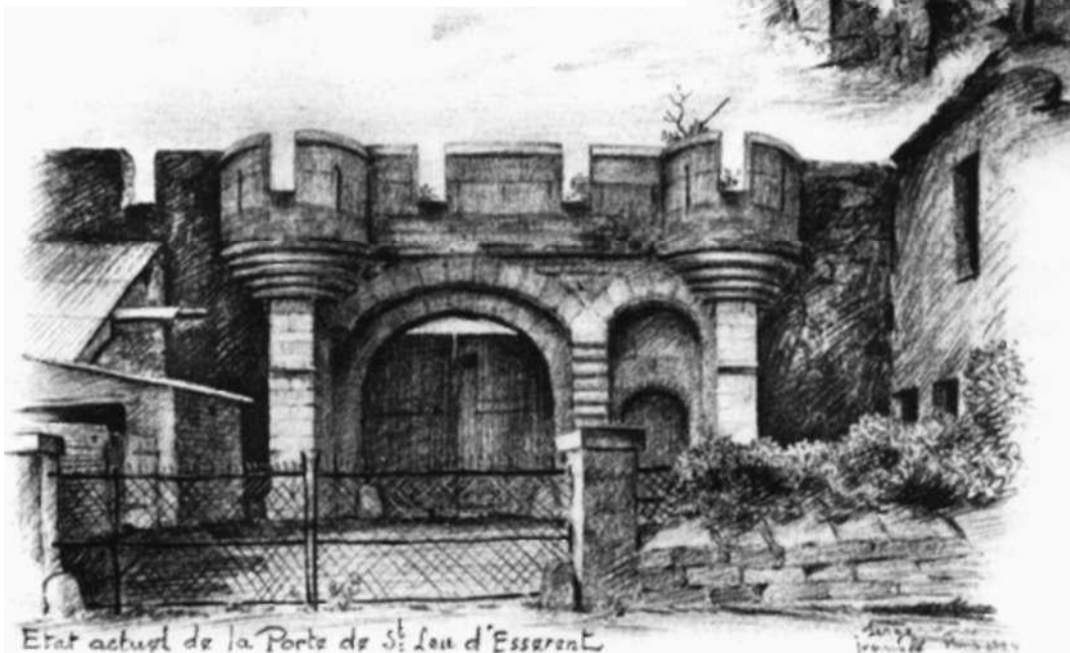
l'odeur de la jeune essence de pétrole d'Amérique, où la glycine noue ses rameaux tors à la tige roide qui porte le panneau d'émail d'une « Station Service ». Parmi les chicorées bleues des banquettes de la route se dresse la jaune et rouge végétation des pompes à *gas oil* ; dans l'ombre d'un ormeau, accueillante et qui semble inviter à la douceur de vivre, apparaît la croix de sang d'un « poste de secours ».

Nous laissons à gauche des auberges à l'enseigne du « Soleil d'Or », du « Grand Monarque », à droite, des garages pavoisés de noms de pneumatiques ; nous croisons de lents tombereaux tirés à joug par des bœufs, de rapides camions transportant des cochons.

Ici, la route est Louis-Philippe (le sansonnet du « Cheval Blanc » siffle la Casquette au père Bugeaud) ; là, elle est d'aujourd'hui (l'avion Paris-Londres vrombit à 2.000 mètres, là-haut). Les bornes Michelin soulignent d'une flèche des noms ravissants : Bellefontaine, Morte-fontaine, des noms qui sont comme un appel à la flânerie ; autour de ces fontaines belles ou mortes, la vie certainement est lente dans son cours, les journées sont d'une semaine, les nuits sont d'un mois. Suivrons-nous la flèche ? Irons-nous vivre au ralenti, menant notre loisir au gré d'un cadran solaire qui, les jours de nuages, nous tiendra hors du temps ?



Gail, il y a cent ans

La Porte de St. Leu d'Essrent
avant restauration... vers 1830

Etat actuel de la Porte de St. Leu d'Essrent

Dans le même moment, des murs bariolés nous jettent aux yeux des noms vertigineux : Essaco... Lubroil... Supercarburant... des noms qui ordonnent à celui qui passe de ne point s'attarder, de mener toujours plus vite la course de son existence en des journées d'une heure, en des nuits de quelques minutes.

Entre Bellefontaine et Supercarburant l'esprit hésite, le cœur balance. S'arrêter ou courir ? Cueillir des instants de qualité ou se donner à l'espace ? Herboriser de mètre en mètre de fines et délicates sen-

Compiègne
La Tour de Jeanne d'Arc
vers 1830



l'entaille avec peine. A quelques pas de là, une motocyclette appuyée à un arbre témoigne du goût que ces graveurs d'écorce portent aux violents plaisirs de la vitesse.

Et pourtant, les voilà jouant les Paul et Virginie, obéissant à une tendre coutume très éloignée des choses de la carburation. Et voyez-les, quand ils ont achevé de graver la marque de leur accord, qui s'étendent sur la bruyère, qui lèvent le couvercle d'un petit phonographe et qui se font chanter par M^{lle} Lucienne Boyer une romance très sentimentale.

1830? 1934? Tilbury ou motocyclette? On ne sait plus où l'on en est. Allons-nous voir apparaître, entre cette mécanique à musique et cette machine à essence de pétrole, M. Joseph



La Tour de Jeanne d'Arc
en 1934

salions ou dévorer du vide kilomètre par kilomètre.

A Ermenonville le choix est fait.

J'ai bien souvent parcouru ces bois admirables dont le sol est doux et silencieux à la marche ; j'ai passé de longs moments allongé sur les sables du

Désert, ou bien assis au bord du lac, en face de cette île des Peupliers qui prend, en novembre, l'aspect même d'une rêverie de Jean-Jacques Rousseau. Il n'est pas une de ces visites qui ne m'ait reporté cent ans en arrière par l'effet naturel du calme qui m'enveloppait et de la solitude que j'y trouvais.

La cabane de Jean-Jacques est là sur notre gauche. En ce dimanche d'été nous n'y serons pas seuls. Un jeune homme et une jeune fille y sont fort occupés à graver dans l'écorce d'un pin des initiales et une date ; la besogne est malaisée, l'écorce est écailleuse, le canif



Senlis
La Porte de Paris
vers 1830

L'emplacement de la Porte de Paris
en 1934.

L'ILLUSTRATION

Prudhomme, M^{me} Pruhomme et les enfants Prudhomme en promenade champêtre? Pourquoi non? Tout nous prépare à cette rencontre : le site qui, par le souvenir de Jean-Jacques, attire M. Prudhomme commentateur des sociologues, ce beau jour de dimanche qui dispensera à la famille Prudhomme les joies de l'herborisation, de la chasse aux papillons et du repas sur l'herbe.

Et tenez, les voici : ils descendent d'une sorte de voiture à moteur ; Madame porte le panier aux provisions, les enfants s'élancent déjà à la poursuite d'un paon-de-jour, aux ailes alourdies de pastel, et Monsieur, jetant bas la veste et s'épongeant le front, leur prodigue les conseils de la prudence : « J'estime qu'en ce lieu, appelé le Désert, le serpent va siffler de tous côtés : c'est mon opinion, et je la partage. »

Je vous le dis : les campagnes de l'Ile-de-France sont de tous les temps. Et celle-ci, avec ces jeunes gens confiant à l'écorce d'un pin le secret de leur cœur, avec cette voix de romance chantant sur le ton le plus mélancolique : *Redites-moi des choses tendres*, avec ces bourgeois de Paris naïfs aux embûches de la nature, n'est-elle pas du pur Louis-Philippe?

Oui, la France est un pays d'anachronisme», et c'est ce qui

lui donne cet air d'être entre deux âges qui enchante les âmes sensibles et comble l'esprit des éclectiques. Le voyageur y fait de l'histoire malgré lui à tout bout de champ, à toute croisée de chemins, et comme les vieilles pierres et les coutumes anciennes voisinent et souvent se confondent avec le plus moderne matériau et les plus franches innovations de mœurs, il lui faut sans répit passer d'un âge à l'autre, franchir un pont Henri IV pour atteindre un hôtel de ville Félix Faure, baisser le front sous l'encorbellement d'une maison du quinzième siècle pour pénétrer chez un marchand de boîtes à T. S. F. Voilà un merveilleux exercice qui maintient l'élasticité de l'entendement. Il n'est pas douteux qu'un cerveau qui reçoit en quelques secondes les appels d'un portail roman, d'un kiosque à musique en bois découpé, d'une demeure à échaugettes, d'une façade de cinéma et d'une lucarne à la Mansard, un tel cerveau se trouve aiguisé comme couteau sur la meule : en un instant, il doit faire face aux données de l'archéologie, évoquer quelques mesures de *Sambre-et-Meuse* et de l'ouverture du *Domino noir*, passer brusquement aux choses de la Renaissance, de là aux affaires de cœur de M. Maurice Chevalier pour apercevoir en un clin d'œil, entre le pot de fuchsia et le pot de géranium d'une





St Jean du Bois vers 1830.

fenêtre de toit, le nez d'Ursule Mirouet.

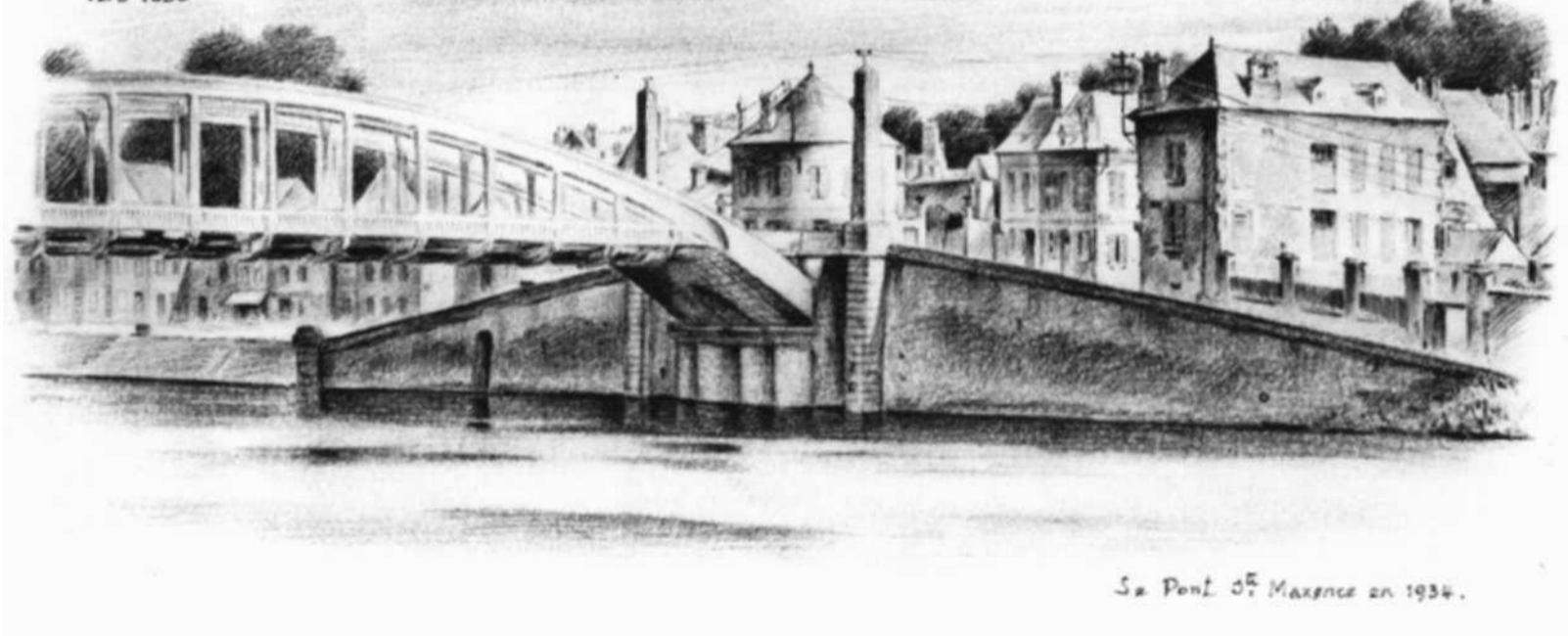
Mais reprenons notre course au pays de tous les âges, puisque, aussi bien, nous faisons en courant de l'hygiène cérébrale. Nous atteignons Senlis ; c'est une des villes les plus françaises de France, française par l'eau claire de sa rivière l'Aunette, cousine de la Nonette ; française par la flèche filante, fine et franche de son église Notre-Dame ; française par le martyre de ses habitants et de ses maisons en 1914 ; française aussi par la bonne chère que l'on y fait en maintes hostelleries d'honnête réputation ; française enfin par toutes sortes de coins, recoins, tours et détours pleins de pur suc de chez nous, tels que cours herbeuses entre un porche à largeur de carrosse et une façade de noble ordonnance, pans de mur à manteau de



Vue actuelle de St Jean du Bois



Vue du Pont St Maxence vers 1830



Le Pont St Maxence en 1934.

glycine et de jasmin de Virginie, potagers bien fournis de melons mûrissant à l'abri de remparts gallo-romains.

A deux pas de là — je veux dire à une quinzaine de kilomètres à l'ouest — nous irons voir si les gueules-de-loup de Saint-Leu-d'Esserent sont en fleur. Elles s'agrippent comme elles peuvent aux joints disloqués de quelques murailles, aux créneaux d'une porte fortifiée, ma foi, bien mal rafistolée par MM. les restaurateurs ; elles sont rouges, enveloppées d'un vol d'abeilles ; elles voilent sous la fantaisie de l'in-touffes dispersées les erreurs des hommes et cette triste manie qu'ils ont de bâtir à angles droits, à l'horizontale et à la verticale. Le diable emporte l'inventeur du fil à plomb et celui du

niveau d'eau ! Mais gueules-de-loup, giroflées et lierre réparent le mal ; le salpêtre y met du sien, l'usure par le gel et la pluie fait le reste ; et bientôt le guingois apparaît : c'est le moment où les constructions humaines prennent apparence de vie.

Or, de la vie, nous en trouvons, poursuivant notre route, aux vieilles maisons de Creil assises aux bords de l'Oise, comme aux clochetons de la tour de l'église ; nous n'en trouvons point aux usines qui abondent autour de cette antique cité. Les usines, malgré leur mouvement et leur tapage, n'ont point de vie : ce sont des automates. Elles

ne vieillissent ni ne meurent, elles disparaissent comme une mécanique cassée, bonne à envoyer à la ferraille.

Et comment finira ce pont tout neuf jeté sur l'Oise au bourg de Pont-Sainte-Maxence? Imagine-t-on la vieillesse du ciment armé, l'agonie de ces faisceaux d'acier pris dans une gangue impitoyable?

Compiègne, pour un instant, va nous délivrer de ces tourments. Ici, c'est la fête impériale, ce sont les charades de l'impératrice, c'est Mérimée menant le train de l'esprit. On danse aux flambeaux sur des parquets couleur de miel; mainte robe à crinoline emporte en souvenir des larmes de bougie. Dans l'histoire, ce n'est rien que l'éclatante lueur d'un éclair: et puis un trône est foudroyé, le quatrième depuis le début du siècle.

Allons par la forêt. Nous n'y entendrons point l'appel des trompes de chasse; ce n'est pas la saison. Mais, à Saint-Jean-aux-Bois, nous retrouverons ce que 1830 a recherché avec ivresse: un vieux porche, deux tours rondes, l'une coiffée d'un toit pointu, l'autre déchaapeauté. Passé le porche, une chapelle, des murs verdis, un silence méditatif: c'est ce que nous appelons un décor d'opéra-comique, étant entendu que cet opéra-comique-là met en scène une fille noble et belle qu'un cruel destin a jetée dans un cloître; elle se morfond, un mal de langueur fait fleurir sur ses joues les lis de la mort; survient un jeune cavalier, noble et beau... On sait la suite. Aujourd'hui, comme au temps des enlèvements, Saint-Jean-aux-Bois incline le visiteur à d'aventureuses méditations. Toutefois, elles sont limitées dans leur essor par un réseau de fils électriques haut tendus

alentour et tout justement faits pour leur briser les ailes.

Par des étangs et des futaies, par les hêtraies des Beaux-Monts et le carrefour des Sept-Morts, en multipliant d'inutiles et plaisants détours dans le seul dessein d'oublier une fois de plus l'heure du jour, le jour de l'année et l'année des siècles, nous gagnerons Pierrefonds où nous irons maudire M. Viollet-le-Duc, M. Viollet-le-Duc qui nous a tué le plus beau des clairs de lune.

Car, enfin, depuis que nous roulons, la nuit est venue et la lune avec elle; et nous avons bien droit à un château ruineux, à des hululements de chouettes, à des bruissements mystérieux derrière un lierre drapé en rideau de théâtre. Nous couronnons notre journée 1830 de quelques heures nocturnes parées de vague à l'âme et de mélancolie. M. Viollet-le-Duc nous refuse le droit d'être tristes sans raison, de gémir pour le plaisir incomparable de gémir.

Il a refait Pierrefonds.

En le refaisant, il lui a donné l'apparence d'être ce qu'il n'est pas; il l'a mis hors du champ de notre sensibilité. Passons et renonçons ici à la lune.

Nous la retrouverons pointant les «i» des trois clochers de Morienvall. Elle nous devancera à Crépy-en-Valois juste à temps pour nous projeter sa lumière, avec cette ironie un peu triste qui lui est propre, sur Pédicule en tôle vêtu d'affiches et de panneaux publicitaires qu'une municipalité certainement distraite a élevé juxta la noble porte de Paris.

Désormais, elle ne nous quittera plus. Elle nous dansera un pas de sa façon sur les eaux de la Grivelle, auprès du bourg de Betz; plus loin, elle nous jouera les nymphes de Virgile entre les branches des saules de la Nonette; et sur la route du retour, de Nanteuil-le-Haudouin au Plessis-Belleville, de Dammartin-en-Goële à Roissy-en-France, elle nous enseignera, en sa sagesse faite d'une longue expérience, que les plaisirs les plus durables au cœur sont ceux que l'on prend en toute simplicité d'esprit: plaisir de la promenade, plaisir du déjeuner sur l'herbe, plaisir de mêler le passé au présent par les chemins d'un vieux pays chargé d'histoire.

O plaisirs d'Ile-de-France, éléments enchanteurs entre tant d'autres éléments du grand plaisir de France!

MAURICE BEDEL.

